Portraits in file BIOGRAPHY LEGUEU, F.

from Biog. méd. 1938 12 No 2 Mars.

ROYAL SOCIETY OF MEDICINE 7 MAR 39

ALBARRAN (Joachin)

(1860-1912)

Le 19 Janvier 1890 trois nouveaux internes venaient, selon la tradition, prendre à Necker la relève dans le service de Guyon ; en l'absence du Maître, en congé pour quelques jours, ils furent reçus par un de leurs collègues de l'année précédente et qui allait à leurs côtés prolonger ses fonctions.

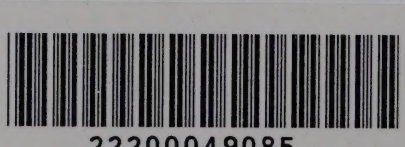
Guyon était alors à l'apogée de sa gloire; depuis longtemps on parlait de créer pour lui une chaire à la Faculté. Le moment approchait où cette transformation allait se réaliser, et l'interne qui nous recevait était déjà désigné pour être le premier chef de clinique des Maladies des voies urinaires.

Il arrivait d'Espagne à la façon d'un météore; son nom tropical et sonore retentissait comme un écho de l'Albaracin; il s'appelait Joachin Albarran. En lui tout était éclat, lumière et vibration; au premier contact il se révélait un prodige.

Par une série d'ascensions vertigineuses, il allait en quelques années parvenir à grands coups d'ailes aux sommets de la hiérarchie, devenir le premier successeur du Maître illustre qui l'avait appelé jusqu'à lui, et dans une vie courte accumuler tant de travaux originaux, que le monde ébloui de sa fulgurante carrière allait, longtemps après sa disparition, continuer à sentir l'éclat de son prestige et les bienfaits de son activité.

I

Il était né à Cuba, dans cette île qui avait déjà donné naissance à cette autre grande figure, José Maria de Heredia, qui le précéda de quelques années parmi nous.


22200049085

Son père, d'origine espagnole, était venu exercer la médecine à Sagua-la-Grande. Là il avait épousé une jeune fille indigène d'une famille où le marquisat se transmettait à travers les âges ; elle était d'une rare beauté et particulièrement distinguée.

C'est là que Joachin naquit en 1860 : toute son enfance fut imprégnée de douceur par la tendresse de sa mère, de lumière par les clartés rayonnantes du soleil tropical et d'énergie par la violence des tempêtes qui viennent du large se perdre dans les forêts de l'intérieur.

De très bonne heure son père pense à le diriger, comme son frère aîné, vers la médecine. Mais lui, on l'enverra en Espagne pour trouver des conditions plus favorables à l'intelligence brillante qu'il montre en ses études ; plus tard il reviendra exercer la médecine à Cuba.

Il vient donc à Barcelone près d'un de ses parents ; à 14 ans il est bachelier, à 18 ans il est déjà docteur. C'est encore trop tôt pour exercer ; alors il vient à Paris compléter ses études.

Le voici dans la capitale, et tout de suite il se laisse emporter par le tumulte de la vie, comme le raconte son disciple Heitz-Boyer dans le discours qu'il lui consacra au Congrès d'urologie de 1934. Il veut avoir vingt ans « dans cette grande ville aux multitudes déracinées » et où les lieux de fête eux-mêmes sont pleins de souvenir et d'inspiration, de lettres et de sciences, de guerre et d'amour et de chevalerie.

Mais après quelques mois d'une vie intense de plaisir, il perçoit l'appel de la raison. Un hasard le fait rencontrer Latteux qui enseigne l'histologie ; il vient à ses leçons et se passionne de suite pour ces horizons nouveaux de profondeur illimitée. Il va chez Ranvier au Collège de France ; il y passe tous ses après-midi, il a soif de savoir ; il va le matin chez Brissaud à l'Hôtel-Dieu, il va chez Pasteur pour apprendre la bactériologie.

Et ainsi, de plus en plus, il se sent aspiré par le génie de notre race, par la clarté de notre langue ; il reconnait que nulle part ailleurs il ne pourra mieux déployer ses qualités que dans le

respect et la discipline des conditions qui formèrent le génie scientifique français: c'est sous le libéralisme de nos institutions qu'il pourra donner le plein essor à son activité, et lorsque son maître Ranvier apprendra un jour qu'il pense encore à rentrer dans son pays, il n'eut qu'un geste à faire pour le retenir et le conquérir définivement à la France.

Alors le voilà parti dans la voie des concours, au terme de laquelle il entrevoit déjà, à l'exemple des Orfila, des Damaschino et des Panas, le couronnement professoral de sa carrière. Il est le premier à l'externat, le premier l'année suivante à l'internat, dans cette promotion de 1884 qui comprend entre autres Sebileau, Delbet, Lesage, Rieffel, Vaquez, Widal.....

Interne, il va d'abord chez Trélat pour y apprendre la chirurgie, chez Grancher pour y apprendre la médecine, chez Le Dentu, puis chez Guyon en quatrième année.

Et lorsqu'il est question d'envoyer en Espagne une mission pour l'épidémie de choléra, c'est lui qui est choisi comme adjoint à Brouardel et à Charrin, sans doute parce qu'il connaît la langue mais aussi parce qu'il a déjà marqué sa place en bactériologie.

A la fin de l'internat il gagne la Médaille d'or et fait chez Guyon son année supplémentaire. Dès lors sa carrière est fixée: il suivra la filière des concours mais sans se plier aux traditions qui conduisent tous ses camarades par l'adjuvat et le prosectorat aux Hôpitaux et à la Faculté; lui, il se consacrera à l'urologie, mais il sera chirurgien des hôpitaux et agrégé et arrivera ainsi en maître à la spécialité qu'il se choisit.

En 1892 il est agrégé, en 1893 il est chirurgien des hôpitaux et reste, comme tel, attaché à la clinique de Necker.

Il y reste jusqu'en 1901; il est alors placé comme chirurgien chef à la maison Dubois où il est obligé de s'occuper de chirurgie générale.

Mais en 1906 le Maître est atteint par la limite d'âge; depuis longtemps Albarran est indiqué par ses travaux, par son originalité et tout son passé, comme le successeur de Guyon; le Maître

d'ailleurs l'a désigné au choix de la Faculté et, en juin, celle-ci l'appelle à l'unanimité comme professeur de clinique des maladies des voies urinaires.

Le voici maintenant au sommet de la hiérarchie. Son rêve est devenu une réalité, et il va pouvoir en toute liberté imprégner l'enseignement dont il est chargé de sa haute originalité.

Mais hélas, ce ne sera pour longtemps: deux ans de professorat, c'est tout ce que la vie allait lui réserver; dès 1908 il doit se reposer, quitter sa clinique et ce sera pour toujours.

Heureusement il n'avait pas attendu pour donner sa mesure; déjà des acquisitions de valeur avaient été réalisées et sa place était déjà marquée d'une façon définitive dans cette urologie qu'il avait su si vite envahir, conquérir et dominer.

II

Lorsque, le 14 novembre 1906, il prenait possession de sa chaire à Necker et inaugurait son enseignement, il posait lui-même les grandes lignes de son programme : si, dans l'ordre moral, il entendait placer ses pas sur ceux de ses prédécesseurs, il entendait, dans l'ordre scientifique, se dégager de la tradition. « C'est suivre l'exemple de nos maîtres que de ne pas les imiter, disait-il; ils ont acquis de leurs prédécesseurs et nous ont transmis le dépôt sacré des grandes traditions de notre école, à savoir le respect du passé uni à l'indépendance de la critique et à l'audace de la pensée personnelle. »

Et ainsi, en pleine liberté d'esprit, il allait édifier sur les legs du passé une somme considérable d'importantes acquisitions.

C'est à lui d'abord que l'on doit la conception actuelle de la *tuberculose rénale* et sa thérapeutique par la néphrectomie.

Par des expériences et des observations de pièces anatomiques, il établit sa doctrine de la tuberculose descendante contre la théorie alors régnante de la tuberculose ascendante. Il montre

ensuite que la tuberculose rénale ne guérit jamais spontanément et il en tire cette conclusion que le rein tuberculeux doit être enlevé toutes les fois que l'état de l'autre rein le permet. Il reconnaît que les lésions de l'autre rein, si elles sont discrètes, ne sont pas une contre-indication; il admet même que les lésions pulmonaires s'améliorent souvent après la néphrectomie.

Et après avoir combattu pendant près de dix ans pour le triomphe de ses idées, il apportait en 1907, au cours d'une conférence à la Société de l'Internat, une statistique de 103 néphrectomies avec 3 morts.

Sur ces matières tout ce qu'il a vu, fait et dit, a été confirmé par la pratique de ces dernières années. En même temps que lui, Israël avait à Berlin soutenu la même thèse : mais ce fait ne saurait en rien diminuer le mérite d'Albarran; il fut au premier rang de ceux qui ont réformé la doctrine médicale sur ce point et imposé à la chirurgie une orientation définitive puisque, vingt-cinq ans après, on n'a encore rien trouvé de meilleur que de suivre pas à pas la conduite qu'il avait proposée.

Avec la *prostate* c'est encore à une maladie spéciale qu'il va donner, avec une orientation nouvelle et définitive, l'empreinte de son cachet et de sa maîtrise.

Il recherche, d'abord avec Hallé et Uotz, les origines de *l'hypertrophie prostatique* et reconnaît qu'il s'agit d'un adénome développé aux dépens des glandes du col vésical et non au dépens de la prostate elle-même.

En outre, il prouve que la contractilité vésicale n'est pas anéantie mais seulement voilée et qu'elle ne demande qu'à reparaître après la suppression de l'obstacle.

Enfin, utilisant les belles recherches de Gosset et Proust sur l'accès de la prostate par le périnée, il inaugure la prostatectomie périnéale, dont on ne connaissait encore que quelques opérations disparates.

Mais il s'entête avec conviction et avec succès; les résultats brillants s'ajoutent les uns aux autres, il les révèle au monde

médical étonné, et pendant dix ans il combat pour la bonne cause; en 1908 il apporte une statistique de plus de 100 cas avec une mortalité insignifiante de 2 °/₀. Les résultats éloignés étaient également favorables; la guérison thérapeutique était complète chez tous ses malades.

Et s'il est vrai qu'Albarran n'a pas été le premier à faire cette opération, du moins il a par son travail, son habileté technique fait plus que quiconque pour implanter cette opération dans les mœurs chirurgicales.

Aujourd'hui l'opération a changé de voie; elle s'exécute par la voie hypogastrique, mais, à part cela, tout ce qu'Albarran avait annoncé sur l'origine de l'adénome, sur la contractilité vésicale, a été vérifié par l'expérience ; et tout ce que sur ces matières le progrès a édifié depuis vingt ans l'a été sur les bases établies par lui d'une façon définitive et dont l'expérience a montré l'inattaquable vérité.

Avec le *cathétérisme urétéral*, nous abordons une découverte capitale qui a fait bondir l'urologie et a permis le progrès peut-être le plus important qui ait été réalisé dans ces dernières années.

Avant Albarran, le cathétérisme urétéral était en réalité impraticable; le cystoscope de Nitze permettait de voir les orifices urétéraux, mais aucun dispositif facile et pratique n'avait permis ni à Pawlick ni à Boisseau du Rocher d'introduire facilement la sonde dans l'uretère.

Albarran, en 1897, réussit à ajouter au cystoscope avec Colin un onglet mobile qui placé au contact de la lampe permettait, en se relevant d'une certaine proportion, variable à l'aide d'une roue siégeant à l'autre extrémité du cystoscope, de diriger aisément la sonde sous le contrôle de la vue jusqu'à l'orifice urétéral et de l'y introduire. Inutile de décrire plus en détail ce dispositif qui est aujourd'hui le complément de tous les cystoscopes à cathétérisme. Mieux est d'en laisser entrevoir les conséquences et les bienfaits.

Dès lors le cathétérisme était possible, possible pour tout le

monde et sans danger, je dirais même sans inconvénients : les quelques rares oppositions qui furent si sensibles à Albarran dans ses premières périodes, s'atténuèrent très rapidement, et tous furent conquis à cette découverte vraiment géniale.

Ainsi était désormais acquise la notion du rein opposé, son existence, sa valeur comparative : le problème de la néphrectomie était résolu et Albarran pouvait écrire à la fin d'un de ses ouvrages: « On ne doit plus mourir à la suite d'une néphrectomie. » (1).

Par ailleurs, le cathétérisme urétéral allait permettre à Albarran de pousser aussi loin que possible des études sur le fonctionnement des reins et plus particulièrement des reins séparés.

Tous ces travaux, toutes ces recherches si nombreuses, si variées sont résumées dans son livre magistral: *L'exploration des fonctions rénales*, qu'il publiait en 1905. Il y apporte l'épreuve de la *polyurie expérimentale*, il y règle les conditions du débit uréique et y formule pour la première fois cette loi : « LORS DES VARIATIONS BRUSQUES DE LA DIURÈSE AQUEUSE, LA CONCENTRATION DE L'URÉE DANS L'URINE VARIE EN SENS INVERSE DE LA QUANTITÉ D'URÉE ÉLIMINÉE. »

Cette loi devra, quelques années plus tard, permettre à Ambard d'établir la constante uréo-secrétoire.

Tout ce qu'Albarran a pu développer dans ce livre était de valeur; c'était une voie nouvelle qu'il inaugurait de sa haute autorité et ce sont toutes ces recherches qui ont commandé et permis les découvertes ultérieures: à Widal la découverte de l'azotémie, à Ambard et Papin celle de la concentration maxima, à Ambard celle de la constante uréo-sécrétoire. Ce sont tous ces documents si précieux sur la valeur fonctionnelle des reins qui ont préparé le livre ultérieur d'Ambard sur la *Physiologie normale et pathologique des reins* et celui de Chabanis et Lobo Onel sur *L'Exploration fonctionnelle des reins;* ils sont le complément naturel et nécessaire des recherches antérieures d'Albarran.

(1) Phrase que l'on trouvera autographiée dans la dernière figure de cette biographie.

En dehors de ces grandes acquisitions, Albarran apporta sur bien d'autres points des clartés nouvelles, car il entrait dans une question comme un rayon de lumière dans un paysage.

Voyons, par exemple, les tumeurs; il les étudia dans deux volumes: *les Tumeurs de la vessie* en 1892, au sortir même de son internat, et plus tard *les Tumeurs du rein*, avec Imbert. A propos des unes et des autres, il élève et élargit la question: il a déjà d'ailleurs publié un mémoire remarquable sur les *tumeurs des gencives*. Et il défend cette thèse: les tumeurs ne viennent pas des restes embryonnaires; elles naissent d'un épithélium adulte, mais celui-ci peut, en se développant, engendrer des formes cellulaires embryonnaires, et il décrit à la vessie des tumeurs de type allantoïdien.

En outre, le *primum movens* de la tumeur reste l'irritation, qu'elle soit microbienne, chimique ou physique. Et ces idées, complétées aujourd'hui par de nombreux travaux, comportent encore une part de vérité qui prouve la perspicacité de son observation et de sa pensée.

C'est encore à lui que l'on doit la découverte, avec Hallé, du colibacille sous le nom de bactéripyogène, et des infections anaérobies par les associations qu'il facilite.

Il émet encore la théorie, depuis longtemps vérifiée, que l'infiltration d'urine n'est qu'une périurétrite gangréneuse.

Sur le *rein*, il découvre la sclérose microbienne, précise le mécanisme jusqu'alors inconnu de l'infection descendante et formule, à l'aide de l'expérimentation et de l'anatomie pathologique combinées, une doctrine si juste et si vraie des infections glandulaires que Claisse et Dupré pourront en faire, aux glandes salivaires et au foie, la vérification; ils en trouveront partout l'éclatante confirmation. Il montre comment, en cas d'obstacle au cours de l'urine, il existe une période aseptique caractérisée par la dilatation puis par l'atrophie des canalicules du rein accompagnée d'un léger degré de sclérose non inflammatoire. A un moment donné les organismes pénètrent dans la vessie et y pullulent; les lésions deviennent infectieuses. L'infection locale du rein est

simple, produite par une seule espèce microbienne, ou combinée, résultant de l'action de plusieurs espèces. Les microbes arrivent au rein par la voie ascendante ou par la voie descendante. Dans le rein ils se propagent par les canalicules et les espaces lymphatiques. Ils produisent la périnéphrite et aussi la néphrite suppurée. La fièvre urinaire est due à la pénétration des microbes dans le sang et à la réaction de l'organisme; si celui-ci est affaibli par l'âge ou la cachexie la fièvre manque ou ne se manifeste que par une élévation finale.

Enfin, couronnant toutes ces recherches, voici son livre magnifique, son *Traité de Médecine opératoire des voies urinaires*, où il présente sous une forme personnelle et originale toute la chirurgie urinaire. Pour éclairer chaque opération, il fait précéder la technique d'une description anatomique détaillée de tous les plans, puis vient la description de l'intervention avec les détails les plus complets. C'était une œuvre magistrale, la dernière, et elle resta le couronnement de toutes les innovations qu'il avait réalisées dans sa carrière.

III

Ainsi, chaque fois qu'il abordait une question, il y apportait un trait de lumière; l'inspiration jaillissait à l'improviste et l'idée se présentait si clairement à son appel, qu'elle s'imposait immédiatement.

Quel était donc le secret de ce puissant novateur? Quels étaient ses moyens, ses leviers, pour bouleverser si heureusement les conceptions acquises et les dogmes établis?

D'abord il comptait à son actif le long travail, le travail de patience et de génie que, pendant trente ans, son maître Guyon avait consacré à sortir l'urologie de l'empirisme et à la doter de l'esprit scientifique.

Mais aussi il avait pour lui l'hérédité, la culture et le génie.

Il avait l'hérédité, car son père exerçait la médecine et lui avait passé les dons de discipline et de méthode qui avaient fait le

succès de sa propre carrière. Il lui avait donné le goût de la science, le frisson permanent de la recherche et cette curiosité scientifique qui caractérise les novateurs.

Par ailleurs, il sut acquérir de lui-même une culture étendue et puisée aux meilleures sources; son parrain, qui l'appela près de lui pour terminer ses humanités et faire ses études de médecine en Espagne, chercha toujours à élever son âme au-dessus de la commune vulgarité : il lui montrait la largeur des horizons qui se découvrent à celui qui sait acquérir des connaissances étendues. Sans appartenir lui-même à la médecine, il préparait ainsi son filleul à travailler et à vivre sur les hauteurs de la science et de la morale.

Enfin son frère Pedro, de treize ans plus âgé que lui, médecin lui aussi à la Havane, avait pour son jeune frère une admiration sans réserve; et il ne cessa de l'encourager au travail en lui montrant la voie des connaissances étendues pour servir ses légitimes ambitions.

Et c'est à ces impulsions généreuses qu'il sut acquérir cette vaste culture dont on trouve l'empreinte en tous ses travaux. Ainsi, c'est en *chimiste* qu'il étudie le fonctionnement du rein, c'est en *histologiste* qu'il contribue au problème de l'origine des tumeurs; c'est en *technicien* qu'il invente son cystoscope à cathétérisme urétéral et son urétrotome à sections multiples; c'est en *anatomiste* qu'il décrit dans son *Traité de Médecine opératoire* le schéma de la région que l'opérateur doit traverser, et c'est en *chirurgien* qu'il formule avec précision les temps de chacune des interventions et inaugure de nouveaux procédés pour la néphropexie, pour l'anastosmose latérale urétéro-pyélique, pour la taille transversale et la taille périnéale.

Ainsi, des confins d'un horizon illimité, il pouvait envisager de très haut le domaine de sa spécialité; des sommets qu'il avait su atteindre, il apportait à ce territoire limité le regard perçant du condor, et des détails, des faits, des conceptions qui n'avaient pu frapper ses contemporains, s'enveloppaient pour lui d'une forme réelle et tangible.

Enfin Albarran avait encore des dons personnels, et par dessus tout une intelligence prodigieuse qui s'éclairait parfois des lueurs du génie et donnait même à sa personne une inexprimable impression de valeur et d'autorité. Une tête longue et de proportions harmonieuses, un front large encadré de cheveux noirs ondulés, des traits fins et mobiles comme la flamme, des yeux lumineux d'intelligence et de vie, des yeux ardents qui parlaient avant les lèvres, dans tout l'ensemble une élégance et une distinction de manières, reste d'une ancestrale aristocratie qu'il tenait à réduire à la plus charmante familiarité et, dans la conversation, une nervosité frémissante et contenue, un contraste permanent de calme et de frénésie, tel il se présentait à l'interlocuteur. Sa pensée limpide et tumultueuse trouvait pour s'exprimer une parole facile et colorée, vibrante et sonore. Il s'animait lui-même à l'exposé de sa thèse; sa conviction se faisait de plus en plus pénétrante, et l'auditeur ébloui de ses dons exceptionnels, ne savait ce qu'il devait le plus admirer de l'originalité de l'idée, de la justesse de l'expression ou de la force de persuasion.

Rien n'était plus dramatique et émouvant que la discussion qui s'élevait parfois au lit d'un malade entre le Maître et l'élève et où, tout de suite, à propos d'un fait particulier, s'élevait une opposition de doctrine. L'élève, novateur convaincu, les yeux tournés vers l'avenir, soutenait une thèse nouvelle qui effarouchait au premier abord les idées du Maître; il la défendait avec une audace inquiétante mais toujours avec la plus parfaite déférence et aussi une force irrésistible d'argumentation et, comme un pur-sang déchaîné, démolissait tous les barrages. Le dominant de toute sa hauteur, et de la sûreté de son jugement, le Maître l'écoutait attentivement, impassible et majestueux; on voyait cependant percer sur son visage une pointe d'inquiétude, il formulait quelques réserves, il demandait quelques atténuations, mais très vite il reconnaissait « le souffle de vérité qui emportait son élève vers les champs féconds de l'avenir ». Et alors la fierté faisait place à l'inquiétude, et rasséréné dans la droiture de la conscience,

il donnait avec un sourire son acquiescement il acceptait l'idée nouvelle, l'opération originale que l'élève sollicitait d'un esprit scientifique dont il avait plus qu'aucun autre mesuré la hauteur et apprécié la pondération.

Albarran avait pour les autres, pour ses collègues, la condescendance des natures supérieures; il avait de l'indulgence, il était aisément familier. Mais il n'aimait pas la contradiction et lorsque celle-ci se faisait persistante ou répétée, il se détournait avec mépris et refusait la discussion.

On lui reprochait beaucoup d'être étranger, de conserver un accent dont il ne put jamais se défaire complètement. Mais il avait reçu la grande naturalisation: devant sa maîtrise, les objections cessèrent et lorsqu'il fut présenté à la Faculté, c'est à l'unanimité qu'il fut désigné sous l'égide du Maître pour lui succéder.

Si d'ailleurs il fut critiqué et jalousé de son vivant, la postérité lui a rendu justice. Il a sa statue érigée en son pays sur une des places de Sagua-la-Grande. Une rue de La Havane porte son nom. A Paris un pavillon moderne lui est consacré, celui qu'a fait construire et dirige le professeur Chevassu et où se trouvent rassemblés tous les manuscrits d'Albarran, tous ses instruments et les premières ébauches du cystoscope à cathétérisme. Et ce qui est encore plus appréciable, il est resté dans l'esprit de ses contemporains et de ses successeurs comme un animateur incomparable qui fit passer sur l'urologie le grand souffle du large.

IV

Sa vie était écrasante d'activité. Il se dépensait sans compter. Son service à la Faculté, ses opérations, ses cours, une clientèle considérable qui lui venait de tous les coins du monde, c'était un continuel surmenage.

Un jour, en opérant une tuberculose, il se fit une piqûre au doigt et contracta une lésion locale: elle dut être opérée. Mais le bacille était entré dans la place; il allait quelques temps après

s'étendre, à la faveur du diabète, jusqu'au poumon. Albarran n'était professeur que depuis deux ans et déjà il commença à sentir la nécessité du repos. Il dut quitter sa clinique et partir en Espagne chercher au soleil de Malaga le repos nécessaire à sa santé.

Ce fut l'effondrement de ses espérances. De ce même coup d'œil dont il savait juger les autres, il se vit condamné, et la douleur entra pour toujours en son âme.

Une fois déjà il avait senti son cœur se briser lorsque sa première femme mourut d'une façon dramatique, en quelques heures, d'une hémorragie interne au bord de la mer, loin de tout, dans un pays où il ne pouvait être question de lui apporter à temps les soins chirurgicaux nécessaires. Il restait veuf avec deux enfants en bas âge. Plus tard il avait refait sa vie, sans se préoccuper des contingences ni des nécessités de l'existence.

Comment n'eût-il pas gardé confiance en lui? Jamais son étoile ne lui avait fait défaut! Et c'est à ce moment, en pleine activité, mais aussi en pleine gloire, qu'il voyait ses ailes brisées et annihilées ses énergies!

Il ne reparut jamais à Necker, mais il voulut finir en France. Il se retira définitivement, avec sa famille et ses quatre enfants, à Arcachon et c'est là que, résigné à l'inévitable, entouré plus particulièrement de la tendresse de sa fille et de sa femme, qu'il s'éteignit dans les premiers mois de l'année 1912.

Ainsi se termina tristement une existence qui avait brillé d'une ardeur insolite.

Et il mourait sans trouver en sa philosophie l'ombre d'une consolation. Élevé chrétiennement par les Jésuites, il n'avait conservé de ses premières années qu'un sentiment profond contre tout ce qui touchait à la religion. Aussi, très vite, il fut attiré par la philosophie d'Auguste Comte; il se mêla à ses intimes qui communiaient chaque jour dans les théories du positivisme et fréquentaient même l'appartement de la rue Monsieur-le-Prince qui restait le temple du culte nouveau, du culte de l'Humanité.

S'il avait vécu, Albarran aurait peut-être trouvé quelques désillusions sur le terrain même de la doctrine qui lui était si chère. Il n'aurait pas manqué d'observer que la science tardait quelque peu à donner au monde l'intelligence, l'équilibre et la moralité. La guerre lui aurait à son tour rappelé durement que la sociologie ne suffit pas à assurer la paix. Il aurait vu sans doute les inventions humaines améliorer la condition de l'homme et augmenter sa dose de bonheur. Mais aussi il aurait vu partout la morale s'affaiblir, la loyauté disparaître, l'égoïsme triompher et l'homme marcher à la dérive vers une fin où il n'entrevoit ni aspiration ni lumière. Et peut-être eût-il partagé la sévérité de Pasteur quand, à propos de Littré, il condamnait le positivisme, cette doctrine qui « dans sa conception du monde ne tient justement pas compte de la plus importante des notions positives, celle de l'infini. ».

Pendant quatre ans il vit la mort s'approcher, et la vie qui l'avait comblé de ses faveurs, lui laissa le temps de mesurer alors tout ce qu'elle lui avait donné.

Dans les solitudes de l'agonie lente, dans ces nuits angoissantes et sans sommeil où la pensée oscillant entre le rêve et la réalité déroule dans une inexprimable confusion les étapes d'une vie qui va finir, il retrouvait les souvenirs de son enfance, ses promenades au soleil des tropiques, au milieu des caféiers en fleurs et de la végétation prodigieuse de ces pays privilégiés, et il sentait à leur évocation son cœur inondé de douceur.

Puis il se voyait arraché à tout ce qu'il avait aimé, à sa famille, à ses quatre enfants dont il était le soutien, à sa profession dont il était le chef; il mesurait sa tâche inachevée, tant d'idées originales devenues irréalisables et perdues pour la Science, et son âme s'emplissait d'amertume.

Mais aussi il était devenu enfant de France, de cette France qu'il avait tant admirée et qu'il avait toujours vu rayonner étincelante au firmament de l'Histoire; il la voyait encore le pays des grandes idées neuves et généreuses, le pays où le culte de l'Humanité domine les fluctuations de la vie, où l'héroïsme naît

de la détresse, où la noblesse et la vertu se maintiennent chez les humbles.

Et il sentait comme une dignité de mourir français, et comme une fierté suprême de demeurer demain dans la tombe, lui l'enfant d'adoption, parmi les régulateurs de la cité et les conservateurs de la tradition.

*
* *

Un jour en son enfance, une vieille négresse lui avait dit : « Tu mourras jeune et en pleine gloire. ».

Elle avait vu juste ! Aujourd'hui vingt-cinq ans sont passés, son étoile brille toujours du même éclat, car il sut fructifier de son génie « l'arbre d'or de la vie ».

Professeur F. LEGUEU.

12-37. — Plasal-Paris